



QUENTIN JARDON



ALEXANDRIA

Gallimard

ALEXANDRIA

QUENTIN JARDON

ALEXANDRIA
LES PIONNIERS OUBLIÉS
DU WEB

récit

nrf

GALLIMARD

À mon grand frère.

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.

ANDRÉ GIDE,
Les Nourritures terrestres

Nous ignorons si c'était le jour ou la nuit, si c'était l'hiver ou l'été, si c'était en l'an 47 avant notre ère, en 273 après Jésus-Christ, au IV^e siècle, voire en 642, que le feu a pris dans la bibliothèque d'Alexandrie, peut-être au départ des entrepôts situés sur le port, ou dans les jardins zoologiques, ou dans l'un des promenoirs couverts, ou partout à la fois, le complexe se trouvant soudain encerclé par des flammes hautes comme des phares, gargantuesques, indomptables, identiques à celles d'un feu de forêt, la même fureur, la même gloutonnerie totalitaire, tant qu'elles pouvaient amenuiser, raser, faire disparaître, avant d'elles-mêmes disparaître. L'acte de nutrition à la fois les maintenait en vie et les précipitait vers leur propre extinction. Comme dans le film *La Grande Bouffe* : un festin qui tue.

Qui, depuis son embarcation au large d'Alexandrie, ou en embuscade devant le temple de Poséidon, ou sur les hauteurs du palais royal, a contemplé le ravage, qui donc s'est réjoui, le visage éclairé par la lueur du brasier, de la destruction massive de dizaines de milliers de parchemins, la plupart en langue grecque, des livres du maître Aristote, des

précis d'astronomie et de médecine, des ouvrages des plus grands mathématiciens, tous carbonisés en un éclair dans les alcôves où ils étaient lovés, qui donc a applaudi le massacre de presque l'entièreté de la littérature de l'Antiquité réunie en un seul lieu – sorte d'encyclopédie vivante de la taille d'un palace, ainsi que le voulait son premier bâtisseur, le roi d'Égypte Ptolémée I^{er}?

Qui donc était le pyromane en chef?

Peut-être Jules César, venu avec sa flotte soutenir la très jeune Cléopâtre VII dans sa lutte contre Ptolémée XIII. Peut-être l'empereur chrétien Théodose, qui ne supportait plus la vue d'écrits païens. Peut-être le calife Omar, après avoir intimé l'ordre à son général Amr Ibn al-As de procéder à la mise à sac de la bibliothèque, sauf certains ouvrages qui finiront dans les poêles à brûler des bains publics d'Alexandrie pour maintenir chaude la température de l'eau.

Nous ignorons si c'était le jour ou la nuit, mais, en l'an 642 au plus tard, une merveille s'est effondrée.

Première partie

LE SILENCE
DU VIEIL HOMME

Je traque un homme depuis plusieurs mois. Sans relâche. Comme un chasseur affamé. Cet homme s'appelle Robert Cailliau. Il fuit les journalistes, il refuse les conférences, il se méfie comme de la peste de la moindre photo de lui qui pourrait se retrouver sur Facebook. Il veut juste disparaître des radars. Qu'on lui fiche la paix, qu'on ne le dérange plus avec son passé. Qu'on le laisse profiter chez lui, librement, de ses loisirs de vétéran, sans qu'il ait à répondre de rien. Il semble vivre comme un ancien combattant qui soigne ses blessures, délesté de ses illusions, retranché chez lui, quelque part dans les forêts du Jura français, à faible distance de la frontière suisse, dans le pays de Gex – étroite bande de terre qui part du pied des montagnes et s'achève là où s'ouvre le lac Léman, vingt kilomètres plus loin. Dans cette banlieue française de Genève, cette zone frontalière qui connaît l'un des taux de chômage les plus bas de France, le pouvoir d'achat d'un boucher ou d'un enseignant est déclassé par celui des milliers de fonctionnaires internationaux qui peuplent la zone, statut dont jouissait Robert naguère, avant sa retraite.

On dit du pays de Gex, par sa sociologie, par son salariat disparate, que c'est un territoire unique.

C'est aussi dans le pays de Gex que vivait Jean-Claude Romand, l'homme qui a tué sa femme, ses enfants, ses parents et son labrador le 9 janvier 1993, après leur avoir fait croire pendant des années qu'il était médecin pour l'Organisation mondiale de la Santé, à Genève. Son premier point commun avec Robert est d'avoir effectué tous les jours (ou fait mine d'effectuer) le trajet entre son domicile jurassien et la frontière suisse. Son second est d'avoir été contacté par un journaliste prudent mais obstiné qui voulait le rencontrer. Emmanuel Carrère parviendra à ses fins deux ans après avoir envoyé sa première lettre à Jean-Claude Romand. Deux ans, c'est un délai qui me paraît pire qu'intenable, c'est l'éternité : je me vois mal faire preuve d'une si grande patience. Je préfère user de toutes sortes de techniques de persuasion légales dans un laps de temps assez court, et advienne que pourra. Mais ce n'est pas tellement pour ça que je pense à Jean-Claude Romand. C'est surtout parce que, dans son livre *L'Adversaire*, consacré à cette affaire lugubre, Emmanuel Carrère décrit le pays de Gex d'une manière qui m'aide à imaginer le biotope de Robert. Il explique ainsi que c'est un agrégat de villages cossus habités par une colonie de fonctionnaires internationaux payés en francs suisses et, pour la plupart, exemptés d'impôts, précisant que tous mènent à peu près le même train de vie : ils habitent d'anciennes fermes transformées en villas confortables, le mari se rend en Mercedes à son bureau, la femme fait ses emplettes en Volvo et les enfants fréquentent une école privée qui coûte très cher.

Le repaire de Robert ressemblerait donc à ça. Une ancienne ferme transformée en villa confortable. Avec un potager, une

grange réaffectée en dépendance pour les amis de passage, un feu ouvert dans le corps de logis, de grandes pièces traversées par des poutres en bois, et quelque part, forcément, un ordinateur un peu spécial, autonome, décentralisé – électron libre qui échapperait à la galaxie Google. Je trouve que ça lui va bien. Du reste, je l'imagine mal se déplacer en Mercedes. Je le verrais plutôt dans une automobile passe-partout. Discrète, sans esbroufe. Ou, pourquoi pas, à scooter. Ce n'est pas impossible non plus qu'il utilise les transports en commun. Le train, par exemple. Il ferait donc partie de ces vieux individus sur qui le parfum aventureux d'une balade ferroviaire opère toujours.

Je ne sais même pas ce que Robert fait de ses journées, depuis qu'il est à la retraite. Si, quelqu'un m'a dit qu'il apprenait à piloter des avions. L'un de ses amis.

C'est ce même ami, un certain Yves Bolognini, fondateur d'un musée sur l'histoire des ordinateurs à Lausanne, qui m'a récemment parlé, au détour d'une phrase, de la fille de Robert. Jusque-là, je ne savais rien de sa vie privée. De toutes les conférences qu'il avait prononcées, de toutes les interviews qu'il avait données, entre 1993 et 2013, rien n'avait filtré sur ses amours, sa famille, ce qui l'anime en dehors des sciences. Peut-être avait-il lâché « ma femme » à l'une ou l'autre reprise. Avec hésitation, dans les soubassements de son langage d'ingénieur, comme s'il avait laissé s'échapper par mégarde la plus intime des confidences. Soudain, cet Yves Bolognini m'a donc appris l'existence d'une fille. Elle constitue, au moment où j'écris ces premières lignes, mon ultime espoir de convaincre Robert de me raconter son histoire. Celle qui a transformé le monde à tous les étages en l'espace de vingt ans, mais que le monde ignore.

Qui est Robert Cailliau ? Les articles de presse à son sujet ne se contentent pas d'être rares pour un homme d'une telle envergure historique : de façon plus surprenante encore, ils divergent. Ceux qui sont uniquement centrés sur lui le présentent parfois comme le seul homme à avoir cru dans la proposition d'un jeune Anglais, Tim Berners-Lee, consistant à créer un système d'informations partagé, plus tard appelé le World Wide Web (et qu'on désigne aussi, à cause d'une confusion très répandue, par le terme « Internet »). Plus souvent, Robert passe pour le co-inventeur, le cofondateur ou le cocréateur du Web, sur un pied d'égalité avec ce Tim Berners-Lee. La paternité n'est pas unique, mais double. En revanche, dans les articles consacrés à Tim Berners-Lee uniquement, ce dernier est présenté comme le seul inventeur. Robert n'apparaît qu'à l'occasion. De manière furtive. Un collègue qui aurait filé un rapide coup de main à Tim avant de retourner à ses moutons. Il existe aussi des articles troublants, des brûlots qui descendent l'Anglais en le traitant d'imposteur pour avoir chipé toutes les idées de Robert. À l'inverse, sur certains forums, le rôle de Robert est réduit à peau de chagrin. Il semblerait qu'un grand schisme ait eu lieu, que désormais deux clans s'affrontent sourdement. Si tel est le cas, Wikipédia a choisi son camp : dans la version anglaise de l'encyclopédie en ligne, la page de Tim contient trois mille six cent soixante-deux mots, celle de Robert deux cent dix-sept. L'œuvre du premier aurait donc été dix-sept fois plus importante que celle du second. Ou, plutôt que son œuvre, son héritage.

Rien ne prédestinait Robert à lancer le Web. Il aurait dû traverser une carrière sans histoire, trente ans à faire de la

recherche en physique nucléaire, les yeux fixés sur le système de contrôle d'un accélérateur de particules ; au lieu de quoi, il a dégoupillé une technologie qui allait générer des milliers de milliards de dollars partout dans le monde. Il s'est passé quelque chose, une coïncidence, une rencontre, qui l'a placé là où il n'aurait pas dû être.

On sait que Robert est né en 1947 à Tongres, la capitale judiciaire de la province du Limbourg, l'une des trois plus anciennes cités de Belgique, trente mille habitants éparpillés de part et d'autre d'une enceinte gallo-romaine. Sept kilomètres au sud, ce n'est plus la Flandre, c'est déjà la Wallonie, une autre langue, certains disent une autre culture. En bas de la page Wikipédia de Tongres et en queue de liste, la section qui énumère les personnalités originaires de la petite ville mentionne Robert en tant que « cocréateur du World Wide Web avec Tim Berners-Lee », après un joueur de basket et un compositeur de musique contemporaine. On ne sait pas quels souvenirs Robert garde de sa ville natale, de l'école qu'il a fréquentée, des dîners en famille, des filles de son âge ; s'il avait des frères et sœurs, s'il aimait ses parents ; quel genre d'adolescent il était – docile ou rebelle.

On sait que Robert a quitté son berceau vers 1964 pour suivre des études d'ingénieur en mécanique des fluides à l'université de Gand, avant d'obtenir une spécialisation en informatique dans le Michigan, aux États-Unis. Loin des plaines flamandes qui ont bercé son enfance, des vallons secs et étroits de la Hesbaye, des anciens charbonnages du Limbourg. On ne sait pas quels souvenirs il garde des Grands Lacs, des étés chauds et humides du Midwest, de ses forêts sauvages de pins ou d'érables, des longues séances à manipuler les premiers ordinateurs personnels, peut-être le Micral

et ses deux kilo-octets de mémoire vive, ou la Programma 101 et son imprimante à rouleau. Est-ce durant cet exil qu'il a développé sa vive aversion pour l'Amérique ?

On sait que Robert ne s'est pas soumis au service militaire « normal ». Il ne s'imaginait pas un seul instant séjourner dans une caserne de Bavière ou des Cantons de l'Est, partager une mauvaise soupe avec des miliciens de tous poils et porter l'arme et l'uniforme en faisant semblant que c'est la guerre. Impensable. Il s'est arrangé pour prester son service à Bruxelles plutôt, d'abord au titre d'infirmier auxiliaire, puis de programmeur informatique, en qualité de quoi ses supérieurs l'ont contraint à coder des jeux vidéo de guerre à longueur de journée. On ne sait pas ce qu'il se passait dans la tête de cet homme qui déteste la violence, lorsqu'il se levait chaque matin pour mettre au point des jeux vidéo primitifs en noir et blanc dont le but était, invariablement, de pulvériser l'adversaire.

On sait enfin que le Cern, la prestigieuse Organisation européenne pour la recherche nucléaire établie à Genève, l'a engagé en 1974 pour améliorer le système de contrôle d'un accélérateur de particules. Il intégrait ainsi le cercle des scientifiques les plus brillants d'Europe, qu'il ne quittera qu'en 2007, à soixante ans. Il s'implantait *ad vitam* dans le pays de Gex. La France devenait son pays d'adoption ; la Suisse, celui où, avec Tim, il lancerait sa révolution.

Ce qui transparait sur Robert, à exhumer la maigre littérature qui le concerne, se résume donc à une biographie express et à des opinions sur l'informatique, pour l'essentiel. À propos de l'homme qui se cache derrière, ce qui l'a intimement façonné, ses sentiments, ses blessures, ses fantasmes : néant. Je trouve ça très curieux. Presque suspect. Je

ne conçois pas qu'un homme qui semble avoir joué un rôle majeur dans le développement d'une invention aussi capitale soit à ce point tombé dans les oubliettes de l'histoire. J'aimerais surtout connaître les raisons de ce vœu de silence qu'il observe si scrupuleusement. A priori, l'une d'entre elles porte sur l'évolution du Web, qui semble l'écoeurer. L'idéal qu'il voulait véhiculer à travers ce logiciel a été, à ses yeux, écrabouillé. Philanthropie bafouée par quelques tout-puissants. Rêve déchu. Cet itinéraire d'idéaliste brisé hante parfois mes nuits : comme beaucoup de gens de mon âge sans doute, je redoute de perdre la foi à l'usure, de laisser la mélancolie me gagner, le temps émietter ma part de romantisme. Je projette déjà dans la destinée de Robert mes propres angoisses.

La dernière apparition publique de Robert pour parler du Web remonte à septembre 2013. C'était à l'occasion d'une conférence au Cern, au cours de laquelle il a dézingué le Web dans son propre berceau. Il n'a pas marmonné, à l'issue de son speech, un truc du genre : maintenant vous ne m'entendrez plus, parce que ceci, parce que cela. Il a juste dit : « Depuis la création du Web, je ne vois aucune invention, aucune contribution fondamentale en informatique. Peut-être que la prochaine, ce sera l'intelligence artificielle. Je ne sais pas, on verra bien. »

Après quoi, il s'est enveloppé de mystère.

Si, entre-temps, Robert était mort, la presse aurait-elle relayé sa disparition ? J'ai eu un doute vertigineux le 26 décembre 2017. Je commençais seulement à m'intéresser à lui. Je ne savais pas encore dans quel type d'aventure journalistique je m'enfonçais. On m'avait recommandé d'aller voir Z., un entrepreneur français, pionnier du Web en Belgique, gourou

des nouvelles technologies et de la communication digitale, PDG de plusieurs sociétés qui pèsent lourd, bref, *quelqu'un*. J'avais d'abord consulté, disponible en ligne, une courte autobiographie de ce Z. Il disait « redouter les vacances sans Wi-Fi ou 4G » et « détester la nature et le sport », il reconnaissait « avoir besoin de séduire son audience » et se définissait notamment comme « fun et prétentieux ». Ce cocktail n'augurait rien de bon. Je suis arrivé en fin de matinée dans son bureau sis au cœur d'une localité très verte du sud de Bruxelles, un rempart bourgeois et presque rural à l'entrée de la métropole. Un soleil mollasson se maintenait à basse altitude. Partout les rideaux étaient encore tirés ; seuls quelques spécimens de la population locale se mouvaient dans les avenues, engourdis, évanescents. Z. m'a accueilli dans de grands bruits, avec beaucoup d'amicalité. Il m'a immédiatement tutoyé, sans doute une coutume de sa part encouragée par mon look : je portais des baskets blanches à triple scratch ; j'avais laissé le bas de mon pantalon sous ma chaussette droite – technique ancestrale pour le protéger de ma chaîne de vélo ; je devais avoir l'air encore ébouriffé de la veille, du mec qui n'a pas l'habitude de bosser le lendemain de Noël, contrairement à mon hôte, relax, propre, en pleine possession de ses moyens. J'avais vingt-huit ans, lui peut-être le double, j'appartenais au monde crépusculaire de la presse papier, lui à l'univers impérialiste du marketing digital. Je jouais sur son terrain, dans l'environnement archétypique d'une pépinière à start-up : un bâtiment postindustriel réaffecté avec des ficus d'intérieur et des sièges au design scandinave, des slogans en anglais exaltant le *fighting spirit* sur des tableaux blancs et, chez ces jeunes employés, cette démarche incroyablement décontractée, comme si triompher était la chose la plus naturelle qui soit.

Dès le début de la partie, en guise de clé de bras de bienvenue, Z. m'a noyé sous une cascade de références que je ne connaissais pas, de noms de personnes qui comptent, le premier à avoir programmé tel langage, le premier à avoir lancé telle plateforme (toujours des hommes, jamais des femmes). Il m'a parlé de Vint Cerf, de SGML, de Ping, d'InfoBoard, au début je concédais humblement ne pas connaître, jusqu'à ce qu'il me lâche, sentencieux : « Ça, tu dois connaître, quand même, non ? Même pas ça ? » À partir de cet instant, j'ai feint d'être familier de toutes les notions qui ont suivi, Wanadoo, DigiMédia, Hayes, bien sûr que je connais, attendez, pour qui vous me prenez ! Vint enfin le moment où il s'est intéressé à Robert Cailliau. Il m'a dit qu'il n'avait jamais entendu ce nom. Accaparé à la fois par ses deux giga-écrans d'ordinateur et par sa tablette Apple branchée sur Skype (son adolescent de fils l'appelait intempestivement sur haut-parleur, il galérait pour terminer son devoir de néerlandais, il ne savait pas comment on dit « ciboulette », le paternel non plus, et toi, tu sais ?), il a tapé « ciboulette translate néerlandais » sur Google, puis « Robert Cailliau ». Petit moment de flottement. « Mais il est mort, ton Robert Cailliau. » Comment ça, il est mort ? Ben, à en croire l'avis nécrologique qui apparaît en première occurrence, il est mort.

Sitôt que Z. eut pris congé de moi, avec l'air du type satisfait d'en finir avec sa besogne de la journée, j'ai tapé à mon tour « Robert Cailliau » sur mon téléphone dans un mouvement épouvanté. Je n'ai vu aucun avis nécrologique. Z. avait probablement mal orthographié « Cailliau ». C'est un patronyme peu commun porté par des familles flamandes aux longues lignées francophones. L'épisode m'a toutefois fait prendre conscience que je ne devais pas traîner. Robert a soixante et

onze ans, ce n'est pas un âge où l'on croupit dans un hospice, certes, mais il n'est plus exclu de redouter que les feux s'éteignent sans prévenir, surtout après avoir mené une vie aussi éreintante que la sienne. Je lui avais déjà écrit un premier mail la semaine précédente, resté sans réponse. De retour de mon entrevue avec Z., je me suis précipité sur mon clavier pour récidiver. Après tout, Robert n'avait peut-être jamais vu mon message. Il l'avait peut-être distraitement envoyé à la corbeille.

Cher Monsieur Cailliau,

J'aimerais vous rencontrer afin de réaliser un grand entretien qui raconterait la naissance du Web, mais aussi et surtout son évolution et le regard que vous portez aujourd'hui sur Internet et les géants GAFa.

Je suis persuadé que votre expérience, votre intelligence et les valeurs que vous semblez porter susciteront chez le lecteur une vraie réflexion sur l'évolution de notre monde, l'utilisation quotidienne que nous faisons du Web, l'histoire de celui-ci, et le rôle qu'un ingénieur belge a joué dans sa genèse.

Par ailleurs, je vous prie de croire, cher Monsieur Cailliau, en ma volonté de réaliser un entretien respectueux, nuancé, vérifié, loin des sirènes des fast news.

Mille mercis pour votre attention,

Quentin Jardon

Je nous voyais déjà laisser couler les heures dans son salon, au cœur de l'hiver jurassien, devant une baie vitrée qui

donnerait sur le mont Rond ou le Grand Colombier couverts de neige, à déguster des mignardises, à raviver la conversation avec du café puis, à mesure qu'elle glisserait sur le terrain de la confiance, avec de la liqueur de prune ou de sapin. Il me conterait tout ce que le commun des mortels ignore, me révélerait les raisons de son silence, libérerait sa colère ; je l'écouterais religieusement. Je rentrerais chez moi bousculé, ébahi.

À ma seconde requête, il a répondu le même jour :

M. Jardon,

Merci de l'intérêt que vous portez à moi comme interlocuteur. Mais depuis 2013 déjà j'ai décidé de ne plus intervenir sur ces sujets et j'ai depuis refusé toute invitation.

En effet, l'évolution ne me touche que peu et je ne saurais plus m'exprimer en connaissance de cause. Par exemple, j'ai dû rechercher « GAFÀ » car je ne l'avais jamais encore entendu.

J'espère que vous comprenez cette prise de position.

R. Cailliau

Non, je ne comprenais pas. Lui qui tient distraitemment un blog sur lequel il écrit à propos d'Edward Snowden, de la fin de la neutralité du Net, d'Angela Merkel qui veut un Internet européen, des voitures électriques, de l'obligation d'avoir un compte Amazon pour profiter de Kickstarter ou un compte Facebook pour commenter des articles sur le site de la BBC ou un compte PayPal pour faire ses achats en ligne, des religions, des eurosceptiques, de la Constitution égyptienne, de

QUENTIN JARDON

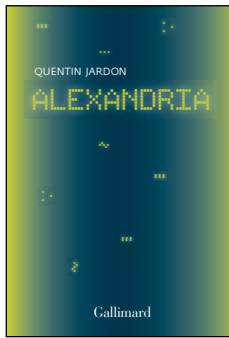
ALEXANDRIA

« Je traque un homme depuis plusieurs mois. Sans relâche. Comme un chasseur affamé. Cet homme s'appelle Robert Cailliau. Il fuit les journalistes, il refuse les conférences, il se méfie comme de la peste de la moindre photo de lui qui pourrait se retrouver sur Facebook. Il veut juste disparaître des radars. Il semble vivre à présent comme un vétéran qui soigne ses blessures, délesté de ses illusions, retranché chez lui, dans les longues forêts du Jura français, à quelques kilomètres de Genève. Là où tout a commencé trente ans plus tôt. »

En 1990, Robert Cailliau est le seul homme à croire en l'idée d'un jeune Anglais, Tim Berners-Lee, consistant à créer un système d'informations partagé, le World Wide Web. Leur binôme improbable et fragile, porté par le rêve d'un monde où le savoir serait accessible à tous et augmenté par tous, va engendrer la révolution la plus fulgurante de l'histoire de l'humanité.

En remontant jusqu'aux origines du Web, avant le règne de Google, Facebook, Instagram et Amazon, avant les empoignades et les grandes manœuvres, avant la ruée vers l'or, avant que l'Amérique s'en mêle, Quentin Jardon raconte la dernière utopie du xx^e siècle.

Journaliste, ancien rédacteur en chef de la revue 24h01, cofondateur du magazine Wilfried, Quentin Jardon est né à Bruxelles en 1989. Alexandria est son premier livre.



Alexandria

Quentin Jardon

Cette édition électronique du livre

Alexandria de Quentin Jardon

a été réalisée le 25 avril 2019

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072852879 - Numéro d'édition : 354314)

Code Sodis : U27699 - ISBN : 9782072852909

Numéro d'édition : 354317